

SANTÉ

L'intestin, on en prend soin

Depuis une décennie, la clinique Monbrillant, à La Chaux-de-Fonds, dispose d'une unité de pointe dans le domaine de la coloproctologie. **PAGE 16**

THÉÂTRE La vieille dame d'Omar Porras vient rendre visite à La Chaux-de-Fonds.

A chaque fois, le même vertige

DOMINIQUE BOSSHARD

En créant «La visite de la vieille dame» de Dürrenmatt en 1993, Omar Porras posait un jalon fondamental dans l'histoire de sa Cie, le Teatro Malandro. Cette pièce couronnée de succès, il la reprendra en 2004, puis en 2015. En fin de semaine sur la scène de l'Heure bleue, à La Chaux-de-Fonds, cet adepte de l'art masqué se glissera une nouvelle fois sous les jupons de Claire Zahanassian, la milliardaire qui s'en revient corrompre l'âme des habitants de Güllen, son village natal... Entretien avec un créateur hors pair, qui, la veille, aura rencontré sans masque le public du Club 44.

Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à remettre l'ouvrage pour la troisième fois sur le métier?

Il y en a plusieurs. Malandro, ma compagnie, allait fêter ses 25 ans. Une telle longévité est très rare... J'ai décidé de monter les pièces de deux auteurs suisses inscrites à notre répertoire: «L'histoire du soldat» de Ramuz, et «La visite» de Dürrenmatt. A chaque fois, nous sommes fascinés et étonnés de voir que ce texte écrit en 1956 reste toujours aussi révélateur, aussi contemporain, aussi direct. Il me semble important que la grandeur de ce texte fasse partie du répertoire classique que l'on projette sur les scènes du monde. Je mentionnerais, enfin, l'amour que j'ai pour ce spectacle, car c'est lui qui m'a propulsé sur les scènes européennes.

Cette pièce se prête-elle à une exploration presque sans fin?

Oui. On pourrait même définir le théâtre, le travail de l'acteur comme presque sans fin. La cible, on la perçoit, on la sent, mais elle reste invisible... A l'approche de l'hiver l'arbre



La vieille dame (à gauche, Omar Porras) propose un terrible marché aux habitants de Güllen. MARC VANNAPELGHEN

perd ses feuilles et laisse voir sa structure, sa matière profonde. Nous, les êtres humains, nous nous dépouillons de certaines choses, pour retrouver, garder l'essentiel. Cet automne-là révèle l'enthousiasme, la force de la maturité. Quand on a monté la pièce pour la première fois, on découvrait l'exaltation et la vitalité de la jeunesse. Aujourd'hui, c'est le même instrument dont on joue, mais autrement, avec une autre conscience, je ne dirais pas plus juste, mais plus profonde. Cette fois-ci, j'ai senti que Claire Zahanassian n'avait jamais cessé d'aimer. La notion de la vengeance devait être moins visible. J'ai cherché à montrer l'humanité des personnages plus que le masque de

la violence, de la cruauté, de la jalousie.

Qu'en est-il des éléments concrets, tels que la scénographie, le décor?

Nous avons travaillé sur le même plan, mais dans un nouveau décor; par conséquent, la touche de ces artisans-là a fait évoluer les choses. Nous avons refait les masques, car les comédiens ne sont pas les mêmes. Chaque acteur façonne son masque par rapport à son caractère, à sa vision du rôle et du monde.

Vous interprétez à nouveau la vieille dame; comment cela fait-il sens pour vous?

Cela peut paraître bizarre ou même prétentieux, mais à dire

vrai, cela me semble très naturel. Alors que ça ne l'est pas. Mais je ne cherche pas à interpréter une femme; lorsque j'essaie de le faire, je joue faux. En revanche, il me semble passionnant de laisser jaillir la femme qui existe en moi – nous avons tous en nous une partie masculine et une partie féminine. Et puis, je construis le rôle à la création. C'est Omar Porras qui écoute et qui laisse son corps réagir, se faire ausculter par le regard des autres, tout en adoptant une certaine rigueur, une certaine précision qui fait, par exemple, que ma voix doit être transformée. J'ai joué ce rôle tellement de fois, mais, à chaque fois, je me pose les mêmes questions, j'éprouve le même vertige à être juste. Mes premières

amours au théâtre ont été pour le kabuki. J'ai vu jouer l'onagata Bando Tamasaburo. L'onagata est un acteur qui n'interprète que les rôles de femmes, la jeune fille amoureuse, la femme délaissée, la guerrière, la prostituée... J'ai été fasciné très jeune par ces acteurs traversés par un don, celui de pouvoir faire vivre la femme qui existe en eux.

Quels sont vos points de rencontre avec un artiste tel que Dürrenmatt?

Curieusement, quand on voit ses peintures, on voit aussi tout l'art baroque, surréaliste, de l'Amérique latine. La mythologie de Dürrenmatt, notamment le Minotaure, est très universelle aussi. Son père était pasteur,

REPÈRES

LA BIO Né en 1963 à Bogota, en Colombie, Omar Porras s'est exilé en Europe à 22 ans. Fort de ses années d'apprentissage à Paris et en Italie, de sa pratique du théâtre de rue, il fonde le Teatro Malandro en 1990 à Genève, dans un garage désaffecté. Depuis, il puise son répertoire dans les grands auteurs du passé, mais défend aussi les textes modernes et contemporains. Lauréat de l'Anneau Hans Reinhart en 2014, il dirige le théâtre Kléber-Méleau depuis 2015.

LES RENDEZ-VOUS «Reprendre Dürrenmatt», demain au Club 44 à 20h15. «La visite de la vieille dame», jeudi 21 et vendredi 22 avril à 20h15 à l'Heure bleue.

moi, j'ai grandi dans un pays où la religion est très présente. Nous avons tous deux grandi dans un monde imprégné d'imagerie judéo-chrétienne. Peu importe que l'on soit croyant ou pas, nous partageons une iconographie, des légendes communes.

Vous dirigez le théâtre de Kléber-Méleau depuis l'an dernier. Comment vous sentez-vous à la tête d'une institution?

Je ne vois pas de changement brusque, car depuis le squat et le spectacle de rue, une longue histoire s'est déroulée, 25 ans de compagnie, 34 ans de théâtre. Je ne dirais pas que cette nomination est logique, mais elle est le fruit d'un parcours, du travail que j'ai effectué sans me distraire. Ce qui m'a amené à la tête d'une institution dont je suis fier, c'est une persévérance, un public qui m'a suivi, un canton qui m'a fait confiance, et qui exprime sa reconnaissance à toute une œuvre. Je ne cherche pas à devenir un intendant, je vais continuer à être à l'artiste que je suis. ◉

LA CRITIQUE DE... LA HEM

L'éclat somptueux d'une grande fête musicale

On l'attendait avec empressement la «Musique à plusieurs chœurs», solistes et ensemble instrumental de la Haute Ecole de musique de Genève, emmenés par Nicolas Farine dans une géniale expérience acoustique, dimanche à la Collégiale de Neuchâtel.

Précédé des mots de reconnaissance de René Michon, directeur de la HEM site de Neuchâtel, le concert s'est épanoui dans les chefs-d'œuvre de la Renaissance et tout d'abord dans «In Ecclesiis» pour triple chœur de Giovanni Gabrieli, suivi du Magnificat à huit voix et double chœur de Francesco Cavalli. Et, comme dans la basilique San Marco de Venise au 17e siècle, les différentes formations ainsi que les solistes, brillants, ont évolué d'une niche à l'autre de la Collégiale.

Admirablement conçu, le programme a emmené l'auditoire de richesse en richesse. Le Miserere de Gregorio Allegri pour triple chœur, a cap-

pella, a atteint une dimension exceptionnelle. On était conquis, émus par le génie des œuvres, sans doute, mais encore par l'aisance de Nicolas Farine à rassembler, en chorale, les étudiants des classes de piano, bois et autres cuivres, tandis qu'une délégation de l'ensemble instrumental du département musique ancienne suivait les choristes.

La deuxième partie du programme, intrusion dans le 20e siècle, a été digne de l'entrée en matière. Arvo Pärt affirme ici son talent avec «Statuit ei Dominus» pour double chœur et solistes. «L'Agnus Dei» de la messe de Frank Martin pour le même effectif est émouvante et que dire d'«Immortal Bach» de Knut Nystedt, d'une prodigieuse puissance d'émotion? Une réussite totale, une expérience acoustique convaincante, un événement dans une Collégiale débordant de public. ◉ DENISE DE CEUNINCK

LA CRITIQUE DE... «LES SIRÈNES»

Il suffirait d'un battement d'ailes

La compagnie Balor s'est proposé la semaine dernière de nous faire entendre le chant des «Sirènes» au Temple allemand à La Chaux-de-Fonds. L'auteure Virginie Favre a actualisé le mythe au point de faire du personnage central de sa pièce un homme ordinaire sourd à leur appel, rivé à son quotidien tel Ulysse au mât de sa galère et comme paralysé devant un dilemme: se maintenir tant bien que mal sur cette pente douce jusqu'à la mort au risque de se dissoudre lentement ou partir à l'aventure et peut-être se perdre. Charybde ou Scylla.

Autour du anti-héros immobile dans son fauteuil gravitent son épouse et les créatures hybrides mi-femmes mi-volatiles qui de concert tentent de le séduire à l'aide de mélodies, de danses hypnotiques et de bon vin. L'esprit titillé, l'homme semble sur le point de chavirer, il songe au vert paradis de son enfance (une idée de Nadège Guenot, qui signe la mise en scène), au hiératique duel d'«Il était une fois dans

l'Ouest», au siège épique d'un château fort mais rien n'y fait, un mur séculaire bouche son horizon.

Le cœur qui palpite, il a connu lors de la rencontre avec sa future dans un train, mais cela semble bien loin. Déjà, lors du mariage, le riz traditionnel fut remplacé par des plumes à l'effet quelque peu léni-fiant même si ce duvet signalait la première apparition des sirènes. Aujourd'hui, au stade où il est rendu, il n'est même pas sensible à leur beauté lorsqu'elles déploient leurs ailes. Le public, lui, l'est. Moment d'alchimie où la musique de Johan Treichel distille le bouillonnement d'une métamorphose tandis que les lumières de Yann Perregaux projettent des ombres inquiétantes. Rien que pour cette scène, surgie à la façon d'un rêve éveillé, il est conseillé de sortir de son nid douillet. ◉ DIDIER DELACROIX

◉ Neuchâtel, théâtre du Concert, je 21, ve 22 et sa 23 avril à 20h30; di 24 à 17h. Le Locle, entrepôts de la Douanière, 21 et 22 mai. Réservations: 078 624 90 60